

Image et Relaxation Thérapeutique : Faut-il lâcher l'image ?

Stéphane Fourrier. 4 Octobre 2014.

Nous proposons d'attirer l'attention des thérapeutes en relaxation sur l'importance du rapport à l'image, à la fois comme indicateur de l'évolution de l'enfant que comme repère technique dans des cures de relaxation parfois déroutantes. Cela peut en outre donner l'idée de recourir à la relaxation thérapeutique dans des situations aux conditions précaires, précarité due à l'invasion de l'imaginaire dans la société et dans les institutions. Précarité aussi due à la valeur de recours attribuée par l'Autre social à nos interventions, valeur ô combien chargée imaginativement. Commencer par la relaxation dans des situations désertées par la parole permet le plus souvent de poser de nouveau les conditions de cette parole.

La parole est en effet ce qui manque à l'imaginaire pur. Jean Bergès disait que l'important pour un enfant, c'est que la mère lui parle. Il ne suffit pas en effet que l'enfant s'habitue à l'apparition et à la disparition de l'image de la mère pour qu'il la symbolise. Quand l'enfant ne se sépare que de l'image de sa mère, il ne se sépare pas de sa mère pour autant. C'est la parole qui permet que la mère symbolisée soit présente sur fond d'absence et absente sur fond de présence, permettant une véritable séparation, une autonomie de l'enfant.

La technique de la relaxation, par le va-et-vient incessant entre représentation et éprouvé, par la possibilité de sentir autrement que par le mouvement ou la tension, par le toucher et le nommer ainsi que par la qualité de la présence du thérapeute, permet de dépasser un peu l'imaginaire pur pour que le corps qui a une histoire sans mot puisse se nouer autrement.

Dans notre propos sur la suggestion il y a maintenant deux ans, nous avons précisé les limites du bon usage de la suggestion. L'abstinence à respecter se révélait être la même que pour la psychanalyse si on la résume à cette recommandation de Lacan de ne pas gratifier la demande. En gratifiant la demande on est assuré en effet de se situer dans la relation imaginaire. Cette relation imaginaire ou relation en miroir s'oppose dans la théorie lacanienne à la relation symbolique. La première exclut le tiers que la seconde promet. Si la relaxation trouve ses meilleures indications dans les pannes d'imaginaire, si elle utilise les images dans ses suggestions, si elle remet sur le tapis l'archaïque du corps, son but est en fait de mettre des mots sur l'imaginaire pur. C'est en proposant à l'enfant de faire l'expérience de son rapport à son corps comme d'un corps séparé de celui de sa mère, que la relaxation peut relancer la fonction imageante et dépasser l'imaginaire pur. L'enfant peut en effet être coincé dans l'imaginaire des autres, ou bien il peut encore utiliser l'imaginaire comme

prothèse à défaut d'engager l'anticipation dans le corps, ou encore ne pas pouvoir faire passer son activité fantasmatique par le corps.

Citons Jean Bergès qui dans son livre « La relaxation thérapeutique chez l'enfant » (Masson 1974, p 186) parlait de « la distance qui se crée, du pas qui se fait, entre ce qui, dans la technique, est proposé ou suggéré par le thérapeute à travers des mots qui font image, suggestion étayée par la palpation, la mobilisation du corps, renforcée par des formules, et ce qui est ressenti, éprouvé, vécu par le sujet. Cette distance, ce pas décisif sont porteurs de la dynamique du transfert, de la suggestion ; mais aussi, ils créent un champ de forces (qui est celui du désir ?), dont le théâtre est le corps et qui est l'objet de la concentration mentale. Ce qui nous paraît frappant, c'est que ce champ dynamique évoque clairement ce qu'il en est de celui qui se crée dans la distance qui sépare la posture de l'action, supportant le projet moteur ; de celui qui sépare l'anticipation de la représentation et qui supporte l'image mentale, et enfin celui qui aboutit à l'activité fantasmatique, entre la réalité et le rêve. Mais ces conditions dynamiques ainsi créées dès la première séance et tout au long de la cure, le sont dans des circonstances bien particulières, à savoir la résolution du tonus musculaire et l'importance donnée au corps. De sorte qu'il nous est apparu que la relaxation, telle que nous la pratiquons, nous a menés sans ambiguïté à considérer que l'un des aspects essentiels de sa signification résidait dans ses rapports avec ce que l'on peut appeler la fonction imageante ; ».

La distance ainsi créée évite à l'enfant en relaxation d'être livré à l'imaginaire du corps ou à l'Idéal du thérapeute. Une invite à faire du corps l'objet de la concentration mentale relève du coup de force transactiviste qui prête un corps à l'enfant, corps qui peut consister dans la différenciation d'emblée posée des trois registres réel, imaginaire et symbolique. Ce transactivisme se caractérise par la capacité de faire une hypothèse, c'est-à-dire, écrit Bergès, la capacité de dépasser l'imaginaire («Le corps dans la neurologie et dans la psychanalyse », Erès, 2005, p 69). Bergès en parlait à propos de l'hypothèse que doit faire la mère, hypothèse que le fonctionnement des fonctions de l'enfant ait à déborder ce en quoi elle est elle-même la fonction.

Pour reconnaître son enfant, le reconnaître comme humain, comme enfant, et comme le sien, pour se reconnaître et se faire reconnaître elle-même comme mère, pour retrouver son image dans celle de son enfant, la mère en passe forcément par l'imaginaire de son corps. Pour servir de miroir à son enfant, bien avant la phase du miroir, la mère doit soutenir dans le symbolique, c'est-à-dire par sa parole, la dialectique de sa présence et de son absence. Elle peut ainsi permettre à l'enfant de ne pas par exemple se prendre pour ce qui compléterait la mère, pour son phallus, mais d'interroger le désir de la mère en entrant dans la dialectique du leurre, « suis-je ou non le phallus pour ma mère ». Cette

dialectique ouvre à celle du manque : « ai-je ou pas le phallus ? ». La résolution oedipienne de cette question permet à l'enfant de sortir du drame passionnel de la phase du miroir pour être lui-même dans la parole et pouvoir assumer son propre désir. Le don traverse toute cette épopée : don de parole par la mère, don à être un leurre par l'enfant, jusqu'au don de l'éternité de sa propre unité qui rend apte à l'amour et au don de la parole qui fait acte.

L'image, grâce à cette prise dans le symbolique que la parole institue comme premier, se fait forme signifiante en entrant ainsi « dans l'ambiguïté de la figure qui réside dans la combinaison de présence et d'absence, de prégnance d'une forme et de profondeur du sens » (Dictionnaire culturel de la langue française, Alain Rey). Le mot figure vient d'ailleurs de *ingere* qui veut dire modeler, et qui a donné *feindre*, *fiction*, *figuline* (vase en terre cuite). On peut penser aux peintures rupestres dans ce que Lacan en a dit, quand il faisait remarquer qu'elles dessinaient le creux de la grotte, marquant ainsi l'absence de la Chose. La forma pour sa part était le moule du coordonnier. Cela évoque un lien à faire entre le phallus et la Chose.

La formation du miroir et son introduction au don de leurre, bien avant la formation du narcissisme, joue déjà un rôle de limite en organisant l'inaccessibilité de l'objet. *Das Ding*, la Chose freudienne, impossible à imaginer, est pour Lacan le premier extérieur, l'Autre absolu du sujet, l'Autre préhistorique, le terme étranger autour de quoi va tourner tout le mouvement de la représentation inconsciente, la *Vorstellung* freudienne, à la recherche de l'objet perdu. La capacité de la mère à faire miroir donne corps à l'enfant en en faisant le lieu d'inscriptions signifiantes, grâce à la chute de la Chose de son support, inscriptions qui permettront que le réel du corps de l'enfant puisse s'écrire et se lire.

Dans son dernier séminaire avec Gabriel Balbo, Jean Bergès soutenait en 2003 que le corps de l'enfant prend consistance du trou laissé dans le réel de ce corps par la voix de la mère qui s'en retire. Ce trou prend lui-même consistance par la corde de l'imaginaire qui nouée au bla-bla permet de donner au corps un nom et de le nommer. Lacan faisait ainsi du corps une topologie du nœud. La parole de la mère doit être transitiviste, c'est-à-dire doit obliger l'enfant à s'identifier ce qu'elle lui dit en fonction de l'hypothèse qu'elle fait que l'enfant est capable de lui adresser une demande qui concerne d'ailleurs toujours son corps. Le trou ne concerne pas que le réel du corps mais aussi les fonctions corporelles que la mère assure et refoule par sa parole. Le trou va être de ce fait bordé par le fonctionnement de ces fonctions de la part de l'enfant, fonctionnement qui déborde la fonction mais aussi la mère. Bergès et Balbo en arrivaient à se poser la question à propos de la phase du miroir de ce qui fait que l'enfant tient tellement à se regarder. Ils remettaient en question ce qu'ils avaient auparavant

appelé le besoin d'image. Ils en venaient à la conclusion que l'enfant qui perd l'image qu'il vient de découvrir, qui perd aussi l'image de sa mère, qui effectue cette perte pas simplement dans le champ de la vision mais aussi dans la sanction du mouvement de torsion par lequel il prend sa mère à témoin, ne se reconnaît pas du tout mais au contraire demande à être reconnu.

Il ne s'agit donc pas dans la phase du miroir de l'unification d'un corps morcelé mais plutôt d'une image qui peut être sienne à être trouée et perdue, qui passe du vu au reconnu. Quand l'enfant a le mouvement de pudeur de cacher son sexe devant le miroir, ce trou dans le miroir est bien devenu celui de l'identité sexuelle, qui ne dépend que du discours. Le trou prend valeur alors d'impossible, impossible de l'inceste bien plus qu'un interdit. Le désir pour la mère devient LE désir en tant que seul désir mais désir impossible, animant tout désir. Le phallus est définitivement non-spéculaire et la jouissance de l'image est barrée. Les autres trous du corps peuvent ek-sister au miroir et l'enfant pourra les érotiser au moyen des pulsions.

Le corps par la castration est devenu symbolique.

Le miroir, en organisant l'inaccessibilité de l'objet, en interdisant le corps-à-corps imaginaire, instaure une limite qui prélude à l'interdit oedipien qui achèvera d'humaniser la réalité. Lâcher l'image c'est lâcher l'inceste ou la confusion, c'est lâcher l'image qui commande le corps-à-corps, court-circuite le désir. Le corps-à-corps, la mêlée imaginaire, obturent le trou de l'image à lâcher. La débauche imaginaire et ses effets angoissants signalent la confrontation à l'inimaginable, au réel qu'aucune parole ne vient trouser. La voix est ce qui doit manquer pour que le silence de l'image ne soit pas assourdissant et n'empêche d'entendre.

Le lâchage de l'image, même partiel, grâce à la place donnée au corps et à sa méconnaissance, ouvre au manque, et à la parole donnée au corps, relançant la question du sexuel en particulier, ce qui n'étonne pas car le phallus n'est pas spéculaire.

Dans certains cas d'agitation où le discours sur le sexuel est très cru, la relaxation va aider à créer du refoulement. Le réel sexuel peut être remis à l'horizon, à plus tard, laissant du temps pour la fiction et pour l'anticipation. L'enfant n'est plus livré au réel des images sans pouvoir les symboliser, sans pouvoir relancer une véritable activité fantasmatique. Il faut bien lâcher l'image pour pouvoir s'en servir et non plus être à son service. Peut-on parler d'image perdue toujours à retrouver comme Lacan parle de l'objet perdu ?

Stéphane Fourrier